Chronique animalière n°6 :

Les animaux réquisitionnés dans Bruxelles occupée (1914-1918) : les chevaux

Examen des chevaux au Nouveau Marche aux Grains dans *1914 illustre n°81*

En 1914, Bruxelles ne compte pas moins de 700 000 habitants. Il s'agit, avec Anvers, d'une des plus grandes villes du pays. Mais bien que les voitures – et surtout les vélos - se répandent de plus en plus massivement dans nos rues, il ne faut pas s'y tromper ![i] , le rythme de la capitale, à la veille de la Grande Guerre, est encore celui d'un autre siècle où les chevaux, les bestiaux, les chiens et même les oiseaux occupent une place centrale dans le développement quotidien de la ville.

Au cours de ces premières années du 20ème siècle – que l'on appelle la « Belle époque » - la prime enfance du petit Jean d'Osta a pour théâtre un Bruxelles où le bruit des voitures n'a pas encore étouffé la voix humaine et où les belles élégantes se font transporter, en fiacre, au trot du cheval, jusqu'aux alentours de la porte de Namur ou de l'avenue Louise.[ii]

Fasciné, l'enfant aurait tant aimé se pavaner dans un de ses fiacres tiré par de si magnifiques alezans. Mais on lui avait bien fait comprendre que traverser Bruxelles, promené par de si nobles animaux, était un privilège de « riches », comme ceux qui vivent dans des magnifiques demeures et qui ont des domestiques pour les servir lui avait-on même précisé.

Les cinq premières années du petit Jean se déroulent donc au premier étage d'une petite maison de la rue Longue Vie, à Ixelles, où sa tante Hélène tient une crèmerie.

Examen des chevaux à la place Van Meenen à St Gilles *dans 1914 illustre n°81*

Bien que plus modeste, sa vie n'en est pas moins rythmée et égayée par la fréquentation de personnages cocasses, telle que la « boerinemelk » qui, chaque matin, vient apporter le lait en conduisant dans tout Bruxelles sa carriole attelée de cinq chiens ou encore le bon Edmond chez qui Jean se rend souvent, avec sa tante Hélène, pour se fournir de quelques douzaines d'œufs que les poules pondeuses du fermier ont produites. Il s'empresse d'aider sa tante à empiler fièrement ses marchandises sur le comptoir du magasin pour la plus grande fortune du commerce familial.

Comme on peut le voir, en feuilletant ses souvenirs d'enfance, les animaux accompagnent le quotidien de Jean d'Osta, que ce soit comme symbole de richesse et de prestige ou, de manière plus pragmatique, comme aide indispensable aux hommes pour soutenir la production et la livraison – de la campagne à la ville - du lait, de la viande et des œufs qui assurent, alors, la subsistance des petits commerçants de la couronne sud-est de Bruxelles.

A ce titre, les animaux occupent une place importante dans la société d'avant-guerre. Ils servent à la fois de ressource et de force de travail. Mais cette place de l'animal sera largement remise en question avec l'entrée en guerre du pays.

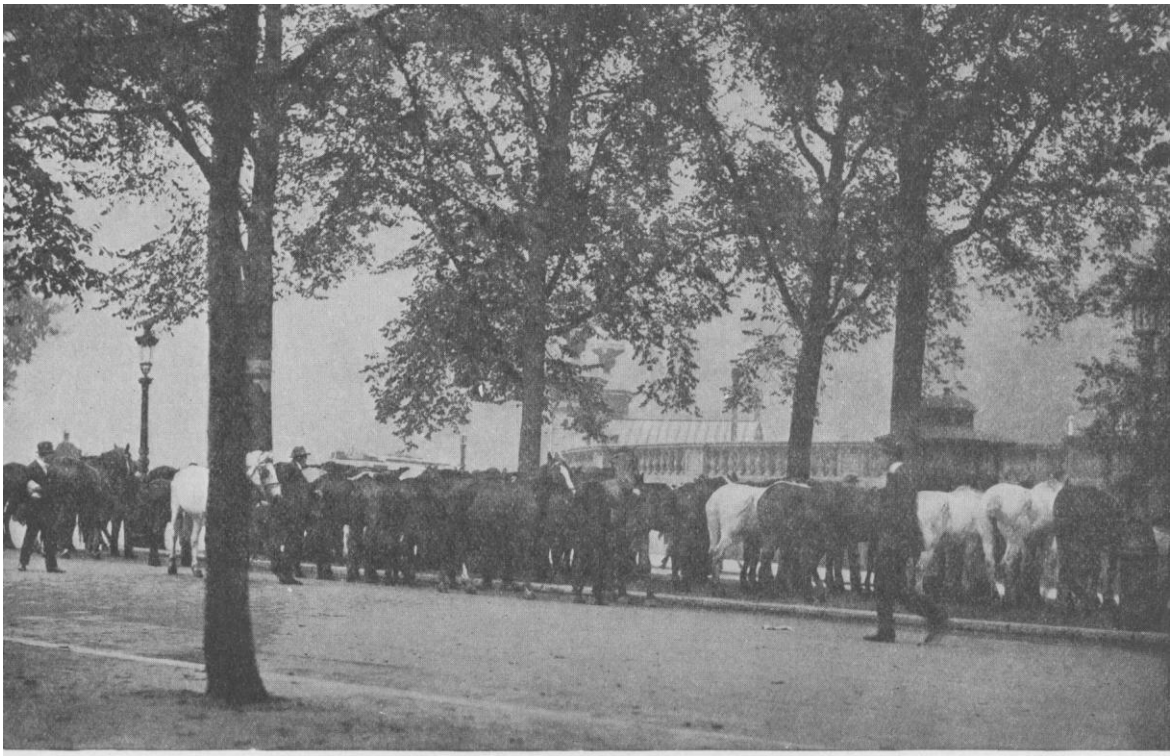
A l'arrivée des Allemands, le 20 août 1914, Bruxelles est déclarée ville ouverte et devient – quatre années durant – le siège politique du gouvernement général qui supervise la presque totalité de la Belgique occupée.[iii]

Cette situation a pour conséquence une présence physique extrêmement forte de l'armée allemande au sein de l'espace bruxellois. Très vite confronté à la nécessité pratique de se ravitailler à cause du blocus allié, l'occupant met en place une politique de réquisitions et de pillages systématiques qui n'épargnent pas le monde animal et bouleversent la vie quotidienne

des Bruxellois, en ce qui touche l'organisation des transports, du commerce et même de la vie familiale ![iv]

Premiers effets de la guerre : les chevaux sont réquisitionnés

Selon le droit de la guerre, réglé par la Convention de La Haye de 1907, un pays est obligé de pourvoir aux besoins normaux d'une armée d'occupation.[v] Aussi, dès le vendredi 21 août



Réquisition des chevaux par les Allemands.

1914, au matin, le premier acte des nouveaux maîtres de Bruxelles est d'occuper les principaux magasins et entrepôts de la capitale et de réquisitionner viande, farine, riz, fèves, sucre, pommes de terre, avoine, café, cacao…et animaux.[vi]

En un tour de main, les gens voient ces approvisionnements de base détournés au profit des troupes allemandes : ce véritable pillage va jusqu'aux chevaux d'attelage saisis contre remise de bons de réquisitions, mais qui ne vaudront bientôt plus aucune valeur…

Pour le petit Jean d'Osta – qui va avoir six ans – le premier effet de l'entrée des Allemands dans Bruxelles est qu'il se retrouve empêché de faire naviguer son bateau dans le bassin du parc royal, comme il en avait l'habitude au cours de ses belles promenades en compagnie de sa mère ou de sa tante : « Toutes les portes du parc étaient closes ! », rapporte-t-il dans ses mémoires, « (…) on pouvait voir, à travers les grilles, des centaines de chevaux attachés aux arbres ou mâchonnant l'herbe des pelouses, sous la surveillance de quelques hommes tous habillés de gris verdâtre. Des soldats allemands ! Oui « mon » parc avait été réquisitionné pour servir d'écurie militaire. Ah, si j'avais eu un sabre (…), j'aurais embroché ces « salboches ». Mais le spectacle de tant de chevaux était tout de même très amusant. »[vii]

En se promenant dans les rues, le dimanche 23 aout, le premier d'une longue occupation, Jean assiste donc, ahuri, à l'envahissement du quartier royal et de « son » vieux parc par des unités de cavalerie allemande. D'autres témoins nous rapportent que dans les rues du Progrès et de Brabant, les passants qui longent la gare du Nord doivent se boucher le nez, tant il s'en échappe des relents d'écurie ![viii] Depuis trois jours, les murs de Bruxelles se couvrent d'avis et d'ordonnances signés de la main du commandant Kriegsheim, sommant les communes d'acheminer – aux gares de l'Allée Verte et de Tour et Taxis – fournitures d'avoine ainsi que charrois et chevaux qui serviront à l'entretien du 4ème Corps d'Armée dans sa progression vers Paris.[ix] Ces scènes de saisies massives de fourrages et d'animaux ne sont qu'un avant-goût de ce qui attend les Bruxellois. Cette image des chevaux réquisitionnés, dont l'importance reste grande dans la guerre de l'époque, contribue aussi à marquer dans le paysage bruxellois la présence et la force d'une armée victorieuse, mais également la

perspective d'une longue occupation.

Avec la stabilisation du front sur l'Yser, les Allemands décident que la Belgique et sa capitale serviront d'arrière-pays pour assurer l'approvisionnement des armées de l'Ouest. Plus particulièrement au moment du déclenchement des offensives simultanées de Verdun et de la Somme, en 1916, le général Hurt – alors commandant militaire de Bruxelles – ordonne la saisie de « tout ce dont l'armée a besoin », en ce compris les chevaux pour combattre, mais aussi pour tirer les charrettes d'intendance de l'armée allemande.[x] Des recensements sont organisés et pour ce faire, l'occupant met en place la « Société des Avoines et Fourrages du Grand Bruxelles » chargée de coordonner les saisies.[xi] Fin juillet 1916, les journalistes Gilles, Ooms et Delandsheere notent la reprise des saisies dans les écuries de Bruxelles. Par arrêté, l'occupant fait savoir, qu'au cours du mois d'août, il ne sera désormais plus autorisé de vendre ou d'acheter un cheval « ni même de le transférer d'une commune à une autre sous peine d'une amende de 300 à 10 000 marks»[xii].

Très vite, les propriétaires sont priés de se rendre, avec leurs chevaux, à la place du Trône où les soldats allemands choisissent, puis achètent à bas prix les bêtes sélectionnées. Certains éleveurs tenteront de se soustraire à cette obligation en laissant leurs bêtes aux écuries. Mais, le 4 août, le gouverneur Von Bissing prévient les fraudes en soumettant les réfractaires à une amende de 10 000 marks.[xiii] Impuissants, les Bruxellois voient chaque jour défiler de longues files d'étalons et de juments tenus à la longe par des garçons d'écurie qui viennent les soumettre à l'examen des experts teutons.

Au total c'est sept à huit dixièmes des chevaux recensés dans l'agglomération bruxelloise qui sont enlevés entre août 1916 et février 1917.[xiv] En plus un ordre du gouverneur Von Bissing, daté du 11 janvier 1917, ordonne de castrer tous les étalons, « à l'exception de ceux que l'autorité allemande se réservera. »[xv] Les éleveurs crient au scandale ! Le but de telles mesures n'est pas seulement militaire, mais il vise surtout la destruction de l'élevage belge, en détournant les plus beaux spécimens vers les haras d'Aix-la-Chapelle et de Cologne, où les bêtes se retrouvent vendues, exclusivement, aux éleveurs de la région.

Parallèlement, l'intensification de la guerre oblige les Allemands à ne plus épargner aucune ressource. Ils n'hésiteront pas à enlever les chevaux d'hospice et iront même jusqu'à saisir les

deux derniers canassons, âgés respectivement de 19 et 21 ans, qui demeurent encore dans les écuries royales de Laeken. L'un d'eux avait été le cheval favori de Marie de Hohenzolern-Sigmaringen, comtesse de Flandre et mère d'Albert 1er. L'affaire fera grand bruit et une intervention en haut lieu permettra de le retrouver…[xvi]

Réquisition chevaux parc de Bruxelles *dans illustré 1914 n° 10*

[i] Ecouter l'émission « Un jour dans l'Histoire » du 5/03/14. L'historienne Valérie Piette (ULB) y parle de la vie quotidienne des bruxellois à la veille du premier conflit mondial, avec notamment des allusions à la massification de la bicyclette comme moyen de locomotion et d'émancipation de la classe ouvrière, ou encore à la multiplication de cynodromes et de courses de chiens dans les milieux populaires de Bruxelles.

[ii] Jean d'Osta, *Mémoires candides d'un Bruxellois ordinaire,* Racine, Bruxelles, 2003, pp. 9-10

[iii] Sven Soupart et Benoit Majerus, *Journal de guerre de Paul Max. Notes d'un Bruxellois pendant l'occupation (1914-1918), Fontes Bruxellae 3*, 2006, p. XII

[iv] Emilie Gaillard et Sandrine Smets, *Chienne de guerre. Les animaux dans la Grande Guerre 1914-1918. Exposition tenue au Musée Royal de l'Armée du 3/10/2009 au 11/04/2010, Bruxelles, 2010, p.14*

[v] Georges Rency, *La Belgique et la guerre I. La vie matérielle durant la guerre mondiale,* 1924, p. 92

[vi] Jean d'Osta, *979-1979. Mille ans de vie quotidienne ;* Renaissance du Livre, 1979, p. 278

[vii] Jean d'Osta, *Mémoires candides d'un Bruxellois ordinaire,* Racine, Bruxelles, 2003, pp. 19-20

[viii] Gilles, Ooms, Delandsheere, *Cinquante mois d'occupation allemande,* Librairie Albert Dewit, Tome I, Bruxelles, 1914-1915, pp. 36-37

[ix] « Proclamation des autorités allemandes concernant la prestation de logement et diverses fournitures demandées aux populations civiles », consulté sur le site Bruxelles en 14-18 le 5/05/2014

[x] S. De Schaepdrijver, *La Belgique et la première guerre mondiale,* Peter Lang, 2004, pp. 134-135

[xi] Valérie Piette, « Bruxelles réquisitionné », in V. Piette, S. Jaumain, *L'Humour s'en va-t'en guerre. Bruxelles et la caricature en 14-18,* Fontes Bruxellae 2, Bruxelles, 2006, p. 76

[xii] « Arrêté du 26/07/1916 portant défense d'acquérir et d'exporter, pendant le mois d'aout 1916, les chevaux se trouvant dans le territoire du gouvernement général. », in *Les avis, proclamations et nouvelles de guerre allemands publiés en Belgique pendant l'occupation du 22 juillet au 31 aout 1916,* 13ème volume, Brian Hill, Bruxelles 1916, p. 11

[xiii] « Arrêté du 4/08/1916 concernant la présentation des chevaux », ibid., p. 43

[xiv] Au moment de la signature de l'armistice, le 11/11/1918, les éleveurs belges ont fait le compte de ce que les réquisitions allemandes leur avaient enlevé : 50 000 juments et 5 000 étalons (Gilles, Ooms, Delhandseere, t II, 1916, p. 277

[xv] « Arrêté du 5/01/17 concernant la saillie des juments et la castration des étalons », in *Les avis, proclamations et nouvelles de guerre allemands publiés en Belgique pendant l'occupation du 1er janvier au 31 janvier1917,* 17ème volume, Brian Hill, Bruxelles 1917, pp. 50-51

[xvi] Gilles, Ooms, Delandsheere, t. III, 1917, pp. 140-142.